

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2025

Prix Jacques-Lacoursière (1^{er} prix)

Sorya-Anne Richer
École secondaire Cardinal-Roy

Cher frère

Camp retranché de Québec, 28 juin 1759

Ma chère sœur,

Je t'écris ces mots avant que les combats ne m'en laissent plus le loisir. C'est avec le cœur lourd que j'ai dû quitter notre foyer, mais il est de mon devoir de me battre pour défendre Québec des Britanniques.

Dès mon arrivée à la ligne de défense de Beauport, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait. On m'a remis des armes ainsi qu'un uniforme bleu au col et aux poignets rouges. Je ne me reconnais plus dans ces habits de soldat. Des milliers d'hommes sont regroupés sur la ligne de défense. Celle-ci est divisée en plusieurs secteurs, chacun dirigé par un officier. Notre armée est plus nombreuse que celle des Britanniques. Cependant, la plupart des soldats, y compris moi-même, n'ont pas de formation adéquate. Notre camp est renforcé par des redoutes et des tranchées, et nous avons construit des abattis pour empêcher l'ennemi de s'approcher de nos fortifications. Les Britanniques sont positionnés sur la rive sud du fleuve à Pointe-Lévy, leurs navires noirs comme une nuée de corbeaux sur l'eau.

Chaque jour se répète. Dès l'aube, je me fais réveiller par le violent bruit des canons ou des sentinelles appelant au service. J'entretiens les armes, nettoie l'équipement, puis, prends mon poste de garde. Les repas sont maigres, mais ce sont nos seuls instants de répit entre frères d'armes. Les journées sont épuisantes et les nuits sans sommeil, mais l'espoir d'une victoire nous maintient en vie.

Je peux discerner l'angoisse et l'incertitude dans le regard de chaque soldat. Certains me disent que le siège pourrait durer des mois. Je m'accroche aux souvenirs chaleureux de notre enfance et je tiens bon, car la bataille ne fait que commencer. Je sais que la France nous viendra en aide.

Je prie pour que vous soyez en sécurité, loin de ce tumulte. Que Dieu vous protège.

Ton frère,

Louis-Étienne Leclerc

Québec, 13 juillet 1759

Cher frère,

J'espère que tu te portes bien malgré ces temps troublés. Il y a de cela 13 jours, Québec a fermé ses portes. Plus personne ne peut entrer ni sortir des fortifications de la ville. Je me sens prisonnière, condamnée à attendre que le calme revienne.

La vie se poursuit tant bien que mal. La guerre a de nombreuses répercussions sur la population. Les habitants vivent dans la peur et le chagrin, craignant d'avoir perdu leur mari, leur fils, leur frère. Tu me manques. Nous sommes dans la même ville, si proches, pourtant un monde nous sépare. Mère n'est plus la même depuis que tu es parti. Elle avait déjà changé avec la mort de père, mais sa condition s'empire chaque jour. Je suis seule à m'occuper d'elle et des jumeaux. Les vivres se font rares et il est difficile de se procurer de l'eau. Hier soir, les batteries britanniques de la Pointe-Lévy ont bombardé Québec. La panique règne dans la colonie.

Mes prières ne font pas le poids face à cette guerre. J’espère seulement qu’elles veillent sur toi.

Bien tendrement,

Marguerite Leclerc

Camp retranché de Québec, 25 juillet 1759

Ma chère sœur,

J’ai été si soulagé quand j’ai reçu ta lettre. Je craignais que les boulets n’aient frappé notre demeure. Le 16 juillet, j’ai bien failli vous perdre alors que les bombardements ont provoqué un incendie majeur en Haute-Ville. La relation entre Montcalm et Vaudreuil est devenue très tendue. La France ne nous prête pas main forte. Nos ressources étant limitées, je n’ai aucune idée pendant combien de temps nous pourrons tenir. La chaleur est étouffante et une odeur âcre de fumée et de poussière flotte dans l’air. Au début de la guerre, une étincelle d’espoir brûlait en moi. Désormais, cette flamme s’est éteinte.

Je ne sais ce que l’avenir nous réserve. J’ai cependant la certitude que les choses finiront par s’arranger. Reste forte, ma sœur, et veille sur notre famille pour moi.

Affectueusement,

Louis-Étienne Leclerc

Cela fait des semaines que je n’ai pas reçu de ses nouvelles. Après notre dernière correspondance, je lui ai envoyé de nombreuses lettres. Aucune réponse. Mon cœur se serre quand je pense ne serait-ce qu’un instant à ce qui a pu lui arriver.

Les bombardements sont incessants. Chaque nuit, une pluie de feu s’abat sur notre ville, endommageant de nombreux bâtiments. La destruction de la cathédrale de Québec et de l’église Notre-Dame-des-Victoires ébranle toute la population. La ville est en ruines. Nous nous sommes réfugiés à l’Hôpital Général, un asile sécuritaire éloignée des bombes. Les troupes réussissent à repousser les Britanniques lors de la bataille de Montmorency. Cependant, le 13 septembre, l’armée de Wolfe surprend les soldats français en débarquant à l’anse au Foulon et en atteignant les Plaines d’Abraham. S’ensuit alors un combat sanglant remporté par les Britanniques.

Épilogue

Nous sommes le 18 septembre 1759, jour de la capitulation de Québec face aux Britanniques. La défaite est poignante et la famine à son apogée. Les larmes coulent pour les soldats qui ont péri. Le moral est au plus bas. La peur, la tristesse et le deuil hantent les rues calcinées de la ville de Québec. Les combattants reviennent traumatisés auprès de leur famille. Bien que la guerre soit finie, elle fait encore rage dans leur cœur.

Sur la tombe de Louis-Étienne, je lui fais la promesse :

- Un jour, nous reprendrons cette terre.

Mais ce jour n’est jamais venu.

Bourse Desjardins (2^e prix)

Laurie Shink
École secondaire Cardinal-Roy

De l'autre côté de l'océan

Le jeune garçon ne comprenait pas ce qui se passait. Il regardait le sol devant ses pieds pendant que David, son maître, discutait avec un commis français nommé Olivier Le Baillif. Au bout d'un moment, il entendit le son d'écus qui tintaient les uns contre les autres dans une bourse. Il releva légèrement la tête, juste à temps pour voir son maître s'emparer du petit sac de cuir que lui tendait Le Baillif. Monsieur David tourna ensuite les talons et s'en alla. Le petit garçon allait le suivre, mais le commis s'empara de son bras et le poussa dans une charrette. Enfin, il comprit de quoi il s'agissait; il changeait de maître. Cela le laissa indifférent, car il faut dire qu'il n'aimait guère Monsieur David, ni aucun de ses frères d'ailleurs. Ceux-ci lui avaient fait faire un long voyage, le séparant ainsi de sa maison et des siens. Cela avait eu lieu quatre ans plus tôt, alors qu'il n'avait que six ans.

Un beau matin, alors que plusieurs mois s'étaient écoulés depuis leur appareillage en Angleterre, la vigie cria : « Terre! Terre en vue! ». Un large sourire fendit le visage de David et celui-ci s'écria: « Nouvelle-France, nous voici! ». Il se retourna vers son jeune esclave et lui ordonna d'aller regrouper ses bagages. L'enfant s'exécuta aussitôt. Il n'était jamais allé en Nouvelle-France, mais ce lieu semblait très important pour son maître et ses frères. Ces derniers n'avaient cessé d'en parler durant le voyage et ils semblaient faire des plans importants pour leur arrivée. Trois vaisseaux prenaient part à l'expédition, transportant chacun une cinquantaine de fantassins et plusieurs armes.

Poste de traite de Tadoussac

Ils accostèrent quelque temps plus tard dans une petite baie, au confluent de deux cours d'eau. Le jeune garçon descendit du bateau derrière son maître et observa les alentours. À première vue, cet endroit n'avait aucun intérêt. Toutefois, en regardant mieux, il avisa un modeste bâtiment au toit rouge, entouré d'une petite palissade. Un homme accourut et annonça : « Monsieur Kirke, le poste est désert ». David hocha la tête et commanda ensuite à son esclave de transférer tous les bagages du bateau au poste de traite, car ils allaient s'y installer.

Plus tard dans la nuit, le jeune garçon n'arrivait pas à trouver le sommeil. Que faisaient-ils ici? Pourquoi s'étaient-ils arrêtés à ce petit poste? Étaient-ils en guerre? Il se posait plein de questions, mais il savait qu'elles resteraient sans réponse : personne ne lui adressait la parole, personne ne savait même son nom.

Le lendemain, sous les ordres de son maître, une partie de l'équipage remis les voiles pour s'enfoncer toujours plus à l'intérieur des terres, laissant seulement quelques personnes derrière pour garder le poste. L'enfant observait les hommes à bord du bateau : ils semblaient se préparer pour quelque chose, s'affairant frénétiquement sur le pont. Son maître dirigeait les opérations, au centre de tout ce brouhaha.

Cap-Tourmente

Ils abordèrent bientôt près d'un cap qui semblait désolé à l'exception d'une petite ferme. L'escale fut très brève : les hommes descendirent au pas de course en deux files indiennes et se dispersèrent autour de la petite construction pour revenir seulement quelques minutes plus tard à bord du navire. C'était comme s'ils n'avaient rien fait. Or, à peine le bateau avait-il relevé l'ancre qu'une odeur de fumée parvint aux narines du petit garçon et, en se retournant, il fut terrifié par le bûcher qu'était devenu la ferme.

De retour au petit poste, Monsieur David demanda à l'enfant de lui apporter papier et plume. Celui-ci obtempéra et quelques minutes plus tard, il fut chargé de remettre une lettre à un messager, avec

ordre de la livrer à « Monsieur Champlain dans les plus brefs délais ». Son maître semblait très satisfait. Cependant, quand il reçut une missive quelques jours plus tard, il parut beaucoup moins enchanté. Il ne cessait de maugréer : « Ce Champlain, il va voir ce qu'il va voir! ». Dans les ordres qu'il donna ensuite à son équipage, le mot « blocus » revenait souvent.

Le jour suivant, ils repartirent en bateau, mais au bout d'un certain temps, l'enfant remarqua qu'ils n'allaient nulle part : ils ne faisaient que rester sur place, l'équipage armé jusqu'aux dents demeurait aux aguets sur le pont. Un jour, quatre bateaux se profilèrent à l'horizon. Sans perdre un instant, Monsieur David cria quelques directives et les matelots se mirent à tirer sur les nouveaux arrivants. Après quoi ils prirent possession des quatre navires sous les yeux étonnés du garçon. « Quel étrange accueil! » se disait-il.

Quelques jours plus tard, Monsieur Kirke reçut un nouveau courrier mais cette fois-ci, il fut l'objet d'une grande célébration. Cela fut suivi de leur déménagement dans un endroit que son maître appelait « L'Habitation ». Le jeune esclave préférait l'Habitation au petit poste, car elle était plus spacieuse et plus jolie : elle avait presque l'air d'un château.

Trois ans plus tard, il comprenait que David avait pris possession de ce qu'on appelait la Nouvelle-France, mais pourquoi le laissait-il maintenant aux mains de cet Olivier Le Baillif? L'enfant ne le savait pas, mais la réponse à cette question se trouvait dans le traité de Saint-Germain-en-Laye, qui ordonnait la rétrocession de la colonie aux Français. Ainsi débutait une nouvelle vie pour lui, de même que pour les colons qui, après ces années de privations et de luttes, retrouvaient leur terre.

Prix Monique-Duval (3^e prix)

Flavie Bourbeau
École secondaire Saint-Jean-Eudes

De la parole aux actes!

Québec, le 22 novembre de l'an 1690

À mon très cher ami Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan,

Monsieur le baron,

Au moment où vous lirez cette lettre, vous serez probablement déjà à bord de votre navire pour la France. Je me trouve présentement dans mon lit, à l'Hôtel-Dieu de Québec. Je tenais à vous rédiger cette missive afin que vous puissiez partager le récit de ce qui aura été mon dernier combat livré au Canada pour le service de Sa Majesté. Je sais pertinemment que mes jours sont comptés depuis que ma blessure à la jambe s'est gravement détériorée.

Comme vous le savez, le 18 octobre, j'étais en poste à La Canardière en compagnie de mon frère, Charles le Moyne de Longueuil. Je commandais alors quelques centaines de volontaires ainsi que plusieurs miliciens et quelques guerriers alliés. Dans la soirée du 18 octobre, je fus rappelé à Québec où mes compétences dans le domaine de l'artillerie furent requises. Mon jeune frère, Paul Le Moyne de Maricourt, arrivé depuis peu de la Baie d'Hudson, s'y trouvait déjà et s'était affairé pendant tout l'après-midi à repousser les navires de l'amiral Phips. Je décidai de m'y rendre en marchant avec seulement quelques-uns de mes meilleurs soldats, rassuré par votre présence à La Canardière car, dans les bois, nul ne vous surpasse. Nous traversâmes donc la rivière Saint-Charles à gué, puis j'arrivai au château Saint-Louis, où je saluai notre gouverneur, son excellence le comte de Frontenac, ainsi que quelques-uns des autres officiers. Il me confia le commandement de l'une des batteries de la Basse-Ville. À l'aube, je me dirigeai donc vers celle-ci, tout en prenant soin d'aller voir mon frère Paul qui me raconta certains des détails de son récent périple.

Paul prit soin de me montrer du doigt la peinture de la Sainte-Famille, hissée par l'évêque un jour plus tôt sur le clocher de la cathédrale. Les habitations aux abords de la cathédrale avaient d'ailleurs été grandement endommagées par tous les tirs manqués des Bostonnois. C'est alors que Paul et moi-même ouvrimmes à nouveau le feu et tirâmes sans pitié sur les navires qui étaient en train d'assiéger notre ville. Nos tirs ne manquèrent ni de rigueur, ni de puissance, et forcèrent quatre navires à se retirer. Après quelques instants, nous orientâmes nos tirs vers le vaisseau amiral, le Six Friends, qui prenait l'eau! Un tir des plus précis réussit alors à casser son mât puis, un second tir, à arracher le drapeau qui y avait été hissé, lequel tomba à l'eau et fut emporté par le courant. J'étais alors convaincu que ce tir avait été exécuté depuis ma batterie mais Paul, par la suite, affirma le contraire. Je suis pourtant bien certain d'avoir fait mouche. C'est alors que l'équipage du Six Friends hissa un second drapeau, lequel fut à l'instant perforé par un autre boulet tiré depuis la batterie que je commandais!

Soudain, ne voulant pas que ce fait d'arme ne demeure qu'une pièce d'étoffe ondoyant à la surface de nos eaux, une idée me vint à l'esprit. Je me retournai, parcouru du regard les environs, et remarquai la présence de quelques miliciens canadiens. Je les fis mander afin de leur confier la mission suivante: aller saisir le drapeau anglais qui surnageait les eaux du fleuve puis le confier aux bons soins de notre évêque. Je les vis donc se diriger en canot vers l'étendard sous les tirs ennemis, puis l'un d'eux se jeta à l'eau comme si sa vie en dépendait. Ensemble, ils ramenèrent le drapeau sur la rive et allèrent fièrement l'accrocher dans la cathédrale.

Le lendemain, comme vous le savez déjà, je dus retourner à La Canardière afin de vous y rejoindre, vous et mon frère Charles le Moyne de Longueuil. Je repris donc le commandement de nos braves soldats et miliciens. Un guerrier algonquin nous avait informé que les troupes du commandant Walley avaient recommencé à avancer dans le but de traverser à gué la rivière Saint-Charles. Nous les attendions donc à l'orée de la forêt. Je me rappelle très bien avoir fait feu sur les Bostonnois depuis derrière les arbres dès qu'ils approchèrent de nos positions. Bien sûr, quelques-uns tentèrent de se faufiler à travers les bois pour nous atteindre, mais nos hommes, rapides, coururent d'un arbre à un autre pour recharger après avoir tiré. Charles, qui avait déjà une fracture au bras, fut atteint aux côtes par un tir de mousquet mais, à mon grand soulagement, sa corne de poudre lui

avait servi de bouclier, lui évitant ainsi une blessure qui aurait très bien pu être mortelle. Cependant, quelques minutes plus tard, alors que je rechargeais mon arme, une balle atteignit mon fusil, le projetant avec force dans les airs. Surpris, je regardai autour de moi, lorsqu’une balle heurta ma jambe.

Peu après, je fus transporté à l'Hôtel Dieu de Québec et ma blessure s'aggrava lors des jours suivants. Plusieurs, dont le gouverneur Frontenac, vinrent me féliciter de mes exploits, et je vous écris cette lettre pour que ces derniers soient bien connus et reconnus partout où vous irez. Bientôt, je mourrai, mais je mourrai fier d’avoir pu honorablement livrer la réplique de notre gouverneur et d’avoir défendu la ville de Québec, « par la bouche de ses canons ».

Votre ami et frère d’armes,

Jacques le Moyne de Sainte-Hélène

Prix Pierrette-Vachon-L'Heureux (Prix de l'ASULF pour la qualité de la langue française)

Cédric Gagné
Collège des Compagnons

Le quatorzième état

Mais qu'avait George Washington en tête pour accepter cette entreprise désespérée? Peut-être avait-il bu? C'est ça! Il devait avoir bu! Ma foi, depuis que nous étions partis, seules les pires choses inimaginables nous arrivaient!

Pourtant, le plan était bon et porteur d'espoir. Simple et efficace, comme on dit. En tant que soldat de la deuxième compagnie d'infanterie commandée par le major Jonathan Meigh, je devais marcher jusqu'à Québec avec 1 100 hommes réunis sous les ordres de Benedict Arnold et prendre le contrôle de cette ville avec aisance, mais nous n'étions pas seuls sous son commandement : il y avait l'avant-garde, constituée des fusiliers de Daniel Morgan, puis suivaient les deux compagnies d'infanterie, dont je faisais partie. En queue de peloton, l'arrière-garde, dirigée par Roger Enos, était chargée de transporter les vivres, l'eau et le matériel essentiels à la survie.

La même question taraudait ces braves combattants : mais par où et comment rejoindre Québec en toute discrétion? Le pire de nos cauchemars, l'incarnation liquide du diable, fut la rivière Kennebec. Ce cours d'eau, pourtant d'apparence assez paisible, avait emporté plusieurs de mes compagnons et bons amis. À notre tour, nous y fûmes piégés par notre propre imprévoyance : manque de préparation, appréhension de conquérir rapidement et sans résistance cette colonie nordique... En navire, nous débarquâmes à l'embouchure de ladite rivière, puis au fort Gardiner's Tower. Nous continuâmes à pied, jusqu'au fort Western, où Arnold organisa les tâches à accomplir selon la fonction de chacun. Notre colonel eut une idée qui tenait du génie, qui aurait dû accélérer notre cadence vers une glorieuse conquête : charger les aliments et le matériel dans de grandes barques à fond plat qui, en principe, devaient nous permettre à la fois de porter à un rythme soutenu et de naviguer à bon port. Mais ô comme les choses ne passèrent pas comme prévu!

Nous commençâmes à remonter la bien nommée Dead River sans grand problème. Or, pendant la journée du 25 septembre, après une trentaine de milles, à Norridgewook Falls, nous dûmes porter. Catastrophe! Lorsque nous levâmes les barques, je constatai l'état lamentable de leurs cales : celles-ci avaient été durement rabotées par le fond de la rivière, probablement à cause de ces incompetents de bateliers inexpérimentés. À leur décharge, ils durent œuvrer avec du bois encore vert - donc, peu résistant - , mais quand même : quelle idée saugrenue de faire concevoir par de tels blancs-becs des embarcations d'une importance aussi capitale!

Sans l'ombre d'un doute, c'est là que le calvaire commença. Les pois, les fèves et le pain avaient gonflé et fermenté; la morue salée et le bœuf fumé s'étaient réhydratés, les rendant impropres à la consommation. Nous en fûmes réduits à manger du porc salé et des poignées de farine. Et ce n'était qu'un prélude à ce qui s'ensuivrait : arrivés à Grand Portage, nous vécûmes une véritable descente aux enfers, embourbés que nous étions jusqu'à la taille dans les marécages boueux de cette foutue *Province of Quebec*. Nous n'avions à boire que l'eau souillée des marais; plusieurs de mes compatriotes en tombèrent malades. Béni soit Dieu, la Providence me protégea! L'horreur devint si insoutenable que la division menée par Roger Enos se mutina, emportant les vivres au passage, ne nous laissant qu'un baril et demi de farine pour quelque... 700 hommes.

Au seuil de l'épuisement, nous ressentîmes une véritable délivrance le 4 novembre lorsque les âmes charitables qu'étaient les Beaucerons nous trouvèrent et nous permirent de récupérer. Enfin, après une petite pause de deux jours à Pointe-Lévy et l'escalade de l'Anse-au-Foulon, que Wolfe avait bravement gravie 16 ans auparavant, nous vîmes 600 courageux Bostonnais mettre Québec en état de siège le 11 novembre 1775.

Les semaines qui suivirent furent d'un ennui mortel : nous devions attendre les troupes de Montgomery. Je dois avouer que ces dernières furent très efficaces : le général réussit à prendre Montréal, Trois-Rivières et le fort Saint-Jean, puis à remonter à temps pour prendre Québec d'assaut. Voilà des exploits dignes de la réputation de Montgomery, dont les troupes arrivèrent quelques jours plus tard.

Le 29 décembre, nous étions donc à deux jours de l'attaque. Le plan, rusé et bien conçu, était de provoquer une diversion de grande envergure sur les bastions du Cap Diamant. Pendant ce temps, Montgomery ainsi que les 1^{er}, 2^e et 3^e régiments de New York serpenteraient sur de sombres et étroits chemins qui sillonnent le cap afin de prendre possession de la ville sans même que les Canadiens ne s'en aperçoivent.

31 décembre 1775

C'était enfin le jour fatidique. Malgré l'obscurité et la neige épaisse qui tombaient toutes deux, nous devons attaquer : demain, les contrats d'engagement avec les compagnies comme la mienne arriveraient à échéance. C'était donc maintenant ou jamais.

J'appréhendais un grand jour, un jour clé pour la grandeur de la nation que deviendraient les treize colonies après l'indépendance, mais j'avais peur. J'étais horrifié par la mort : je ne craignais pas l'enfer, mais je ne voulais point abandonner ceux que j'aimais. Quitte à passer pour un déserteur ou, pire encore, un lâche, j'avais donc échafaudé un plan : me cacher parmi ceux qui prendraient possession de Québec. Ainsi, pendant notre avancée, je m'enfuirais et rejoindrais ceux qui suivaient Montgomery. La voie serait libre; les barricades, abandonnées.

BANG! En un souffle, tout explosa. Les canons retentirent et les mousquets détonnèrent. J'eus à peine le temps de comprendre l'attaque; les soldats tombaient comme des mouches, puis Montgomery fut grièvement blessé par un boulet de canon. L'embuscade était parfaite.

Ça y est.

La bataille est perdue.

L'invasion a échoué.

La *Province of Quebec* ne sera jamais le quatorzième état américain.